

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE  
**SEMEUR CANADIEN,**

**Journal des Connaissances Utiles**

EN

**POLITIQUE, LITTÉRATURE, MORALE, ET RELIGION.**

Le champ c'est le monde.  
*Matth. XIII. 38.*

**CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.** LE SEMEUR CANADIEN se publie à **Napierville**, BAS-CANADA, et paraît le *Deuxième* et le *Quatrième* JEUDI de chaque Mois.—Le PRIX de L'ABONNEMENT est de **3** Chelins et **9** Deniers par **Année** pour un seul *Exemplaire*; pour trois *Exemplaires* **10** Chelins; et pour sept *Exemplaires* **20** Chelins. Les lettres et envois doivent être adressés au **RÉDACTEUR**. On est instamment prié d'affranchir.

**Les Petits Malheurs.**

Il faut à un voyageur une humeur bien égale et une patience déjà éprouvée pour ne pas être surpris et ennuyé de la pluie qui le trempe, de l'ornière qui l'arrête, de la poussière que le vent chasse dans ses yeux, du mauvais gîte qu'il rencontre le soir. Il faut au chrétien une sérénité bien grande, un fond de paix bien solide, un détachement bien sincère de tout ce qui est plaisir et vanité, pour ne pas être troublé par la contrariété, forme la plus habituelle que prennent les petits malheurs.

On est étonné quelquefois de voir comment des hommes qui ont donné des preuves de courage dans des occasions importantes, se sont rendus à merci à d'obscurs et insignifiants ennemis : cela rappelle le lion et le moucheiron.

Les petits malheurs soulèvent souvent de véritables tempêtes. Ils jettent un noir dans l'âme, que plusieurs jours de soleil ne suffisent pas toujours pour effacer. Ils font chavirer dans des eaux tranquilles et verser sur des pentes douces.

Ils accoutument souvent celui qui jouit le plus de la prospérité à soupirer comme sous le poids d'un lourd fardeau et à traîner une chaîne qui ralentit sa marche, tandis qu'ils ne sont tout au plus que des éclairs de chaleur qui annoncent le beau temps et non pas l'orage.

L'éducation du cours de la vie serait incomplète sans les petits malheurs. La charmillie serait mal taillée sans les ciseaux qui passent et repassent sur ses inégalités.

Une personne affligée sent quelquefois plus vivement le petit malheur qui survient comme piqûre, que le fond même de sa peine. Elle s'endort au grondement lointain du tonnerre, et elle se réveille au bourdonnement d'un insecte. Souvent aussi le petit malheur fait diversion à la grande affliction : singulière distraction !

On peut assez bien juger de l'état d'une âme par l'importance qu'elle attache aux petits malheurs. C'est se compter beaucoup soi-même que de les compter avec anxiété.

Celui qui sait que vivre c'est souffrir, et que le bonheur même semble parfois pesant, accueille les petits malheurs comme le laboureur accueille les hirondelles : ce sont ses hôtes, il les abrite sous son toit.

Mais qu'est-ce donc que les petits malheurs ? C'est tout ce qui nous apporte une peine qui ne touche ni à nos affec-

tions, ni à nos vrais intérêts. C'est un accident, un mé-compte ; c'est une leçon, une atteinte reçue, en passant, d'une circonstance qui blesse notre vanité, qui trouble notre paresse, qui déconcerte nos plans ; c'est ce courant contre lequel nous devons toujours nager ; ce sont ces petits écueils à fleur d'eau qui gênent notre barque sans l'endommager, ces haies d'épines après lesquelles nous laissons peut-être, chemin faisant, un peu de notre toison, mais qui ne doivent pas nous arrêter ; c'est, enfin, tous ce qui nous contrarie utilement.

Il s'agit donc d'en tirer le plus de profit possible, non pas en émoussant leur pointe, mais en supportant la petite blessure qu'elle a faite.

Les petits malheurs de tous les jours sont un contre-poids nécessaire aux petits plaisirs de tous les jours. Certaines âmes deviendraient arrogantes sans eux et oublieraient la pratique des petites vertus, comme s'il suffisait de songer aux grandes.—*Recueil Français.*

**L'abattement.**

L'abattement est un état de l'âme qui est injurieux à notre Dieu. Quand je sens mon âme s'abattre, j'éprouve le besoin de crier au secours, comme si j'enfonçais dans un bourbier. Je vois toujours alors que j'entre dans cet état par la recherche de quelque chose qui se rapporte à moi, ou par le dégoût que j'éprouve à accepter quelque dispensation pénible de mon Dieu. Égoïsme, voilà l'explication de mes tristesses. " Nous nous glorifions dans l'espérance, nous nous glorifions même dans les afflictions ; " voilà le sentiment chrétien, le sentiment d'un cœur qui a fait son compte, qui a placé son trésor dans les cieux.

**ÉCONOMIE CHEZ LE CULTIVATEUR.**

Règle générale. Un cultivateur doit être aussi économe que possible, aujourd'hui surtout où il y a plusieurs petites charges à payer, et que les revenus sont moins considérables.

Mais il faut bien s'entendre sur la signification du mot *économie*. On doit entendre par économie celle qui porte sur les dépenses de luxe, d'amour-propre, sur les dépenses qui ne sont destinées qu'à satisfaire des besoins fictices.

Ces dépenses ne doivent être permises qu'à ceux dont le revenu net dépasse de beaucoup la consommation du nécessaire annuel, parce qu'à ceux-là, reste encore assez pour améliorer leurs terres, la source de leurs revenus.

Le cultivateur fera des économies s'il supprime des chevaux de luxe, une voiture inutile, une toilette trop recherchée pour ses fils, ses enfants, sa femme, qui l'empêchent de se procurer de la graine de trèfle, ainsi que toutes bonnes semences nécessaires, et qui paralysent tous ses travaux ; mais il ne fera pas d'économies et se ruinera s'il achète des mauvais chevaux, même au plus bas prix, s'il n'a que de mauvais instruments d'agriculture, s'il ne laboure que superficiellement sa terre, et ne lui donne pas assez de labours sans en faire les clotures, curer, ni nettoyer les fossés, sources des mauvaises herbes qui infectent les terres ; s'il ne donne pas les engrais convenables, laissant perdre ses fumiers, ou les étendant sur le sol en juin ou juillet, pour ne les enfouir qu'au mois d'octobre, lorsqu'ils seront sans force, et que la terre sera couverte de chardons et autres plantes nuisibles qui en auront absorbé tous les sucs, s'il n'a que des animaux chétifs et de mauvaise race, enfin s'il n'a pas le nombre d'hommes nécessaires.

Le cultivateur se ruine, parce que sa terre n'a pas produit tout ce qu'elle aurait dû produire, si elle eût été bien cultivée ; 2°. Parce que ses rosses et ses mauvais animaux auront tout mangé ses fourrages, sans faire d'ouvrages ou sans donner de profit, pas même de bon fumier ; 3°. Parce qu'à chaque instant il aura été chez l'ouvrier pour faire réparer une vieille charrue, ou autres instruments propres au feu etc ; 4°. Parce qu'avec cette mauvaise culture, sa terre se sera couverte de plantes nuisibles à toute récolte ; 5°. Parce que ses travaux n'auront pas été faits à temps faute de bras ; tous profits ayant été dépensés en toilette, ou pour nourrir pendant l'année, et à grands frais, le cheval du garçon qui est obligé de se montrer.—*Journal d'Agriculture.*

## ALLONS FAIRE FORTUNE A PARIS!

### CHAPITRE VII.

#### Chatiment.

(Suite.)

Il fallait prendre un parti cependant. Léon ne raisonnait plus ; il ne voulait pas travailler, il parlait de se laisser mourir de faim, il se livrait à toutes les divagations d'un esprit en désordre. Marie s'efforça de ranimer son énergie ; elle fit le compte de leurs ressources ; quelques écus restaient au fond du sac ; elle assura qu'elle était mieux portante, qu'elle était forte, que le travail achèverait de la guérir, qu'elle ferait du bien à Léon ; elle le pria de se mettre à la recherche d'occupations sédentaires, telles que des copies, et à force de supplications, de paroles chrétiennes, elle parvint à le fortifier un peu.

L'ouvrage que fournissait à Marie la couturière dont nous avons parlé plus haut, n'avait rien de régulier et ne suffisait pas à remplir les journées de celle-ci ; Marie résolut d'employer ses loisirs à confectionner de petits objets, tels que layettes, bonnets, etc., qu'elle irait vendre d'hôtels en hôtels. Elle espérait que la couturière l'adresserait à quelques-unes des dames qui se fournissaient chez elle, et, disait-elle, voilà une corde de plus à notre arc.

Léon courut partout, importuna chacun, évitant avec grand soin toutefois de s'adresser aux amis du docteur ou au docteur lui-même ; finalement il trouva un greffier qui, ayant un excédant d'affaires sur les bras, lui donna quelques rôles à copier à un sou la page. Mais ce greffier demeurait vers le Palais-de-Justice ; pour aller du Palais-de-Justice au boulevard Monceaux, le pauvre Léon, qui ne franchissait plus comme autrefois les distances, mettait à peu près deux heures ; il fallut déménager encore, quitter le soleil, le bon air, le gracieux chant des oiseaux, et s'établir dans une triste, sombre, sale maison située près du Palais, où

l'on prit une chambre plus triste, plus sombre, plus chétive que ne se l'était jusque-là représenté l'imagination de Marie.

Léon se désolait ; il n'allait pas encore jusqu'à maudire ses illusions, car, s'il n'y croyait plus, son orgueil lui en faisait respecter jusqu'aux derniers vestiges ; mais il déplorait la tendresse égoïste qui l'avait follement poussé à retenir Marie. Celle-ci le consolait de son mieux ; puis, avec cet art qu'ont les femmes bien élevées, elle parvenait à donner un air d'ordre, d'élégance, presque de gaieté, au sombre réduit qu'ils habitaient.

Le travail de Léon, celui de Marie, ne fournissaient pas à leur subsistance ; de nouveau le Mont-de-Piété avait vu revenir des draps, des vêtements, qui à d'autres époques y avaient séjourné déjà, mais qui cette fois n'en devaient plus sortir. On ne mangeait tout juste que ce qu'il fallait pour ne pas souffrir trop cruellement de la faim ; l'automne s'avavançait, les premiers froids se faisaient sentir, et l'on se persuadait qu'il y avait encore assez de chaleur dans l'air, pour qu'il ne fût pas nécessaire d'allumer le poêle.

On nous accusera d'exagération peut-être ; pourtant si douloureuses, si extrêmes que nous les peignons, les souffrances du pauvre ménage resteront toujours au-dessous de la réalité, de la réalité telle que nous l'avons vue, et pour ainsi dire touchée de nos doigts.

Il y avait des jours où Léon attendait du matin au soir un peu de travail, où il ne pouvait obtenir des rôles à copier que pour deux, que pour trois sous. Il y avait des jours (et ceux-là étaient nombreux), où Marie, après avoir couru six heures, parfois sept heures, se présentait à la porte des hôtels pour vendre ses petits ouvrages, ici renvoyée à demain, là refusée, rentrait chez elle sans un centime. D'autres fois, lorsqu'elle rapportait à la couturière un travail terminé à grand-peine, il se trouvait que Madame était sortie sans donner l'ordre de payer Marie, et celle-ci, qui n'osait insister, revenait le cœur gros, les yeux gonflés de larmes, sans les vingt sous sur lesquels elle comptait pour acheter un peu de pain, des haricots ou des pommes de terre. Ces soirs-là, on ne mangeait pas. L'estomac épuisé par un jeûne de presque toute la journée, par des courses, par un travail forcé, on se couchait pour tromper la faim. Léon se frappait du poing dans le front ; Marie, avant de gagner son lit, allait chercher la Bible, lisait un chapitre, quelque'un de ces beaux Psaumes où le roi David raconte ses douleurs, où il exprime en même temps une inébranlable confiance en son rocher ; puis on s'endormait, et le lendemain on recommençait ; Léon, l'âme plus abattue, Marie le cœur fortifié par la bonne Parole du Seigneur ; tous deux affaiblis de corps et souffrants.

Le malheur de ces infortunés n'était pourtant pas à son comble. Bientôt le greffier, qui fournissait quelques copies à Léon, put suffire lui-même à sa besogne, et le lui annonça. Peu de temps après, la couturière congédia plusieurs de ses ouvrières faute d'ouvrage, mais conserva par pitié quelque travail à Marie, tout en lui disant que cela ne durerait pas. En effet, cela ne dura pas. Marie alors demanda de l'ouvrage dans plusieurs magasins. Partout même réponse : « Nous ne pouvons suffire aux prières qui nous sont adressées. » Enfin un marchand lui proposa de coudre des gilets à 8 sous et des pantalons à 6.

—Un gilet, coudre un gilet pour 8 sous, un pantalon pour 6, s'écria Marie, mais c'est impossible !

—D'autres le feront, le feront en fournissant le fil, répondit le marchand.

Et frémissant à la pensée de voir cette dernière ressource lui échapper, Marie prit l'ouvrage aux conditions proposées. Il lui fallait un jour, un jour de quinze heures, pour confectionner deux gilets !

Léon, s'il avait perdu toute énergie morale, n'avait pas perdu toute tendresse, tout honneur : le Seigneur lui donnait de rudes, mais de salutaires leçons. Il ne put supporter de voir Marie se tuer pour le nourrir, lui qui restait oisif ; il étouffa l'amour-propre qui grondait au fond de son cœur, et, sans mot dire, enfonçant son chapeau sur ses yeux, il se dirigea vers les fortifications.

Quel retour il aurait pu faire sur lui-même, quelles réflexions, s'il s'était rappelé le conseil du docteur, et l'indignation de son orgueil révolté!.. Il s'en souvint; mais, hélas! ce souvenir réveilla plus encore sa vanité que ses remords; un moment même il fut sur le point de rebrousser chemin, mais: "Qu'importe, se dit-il, on ne me connaît pas, on ne saura jamais que je me suis abaissé jusque-là!" Et il poursuivit sa route.

Il arriva, demanda l'entrepreneur: on le fit entrer dans la cabane en bois de charpente qu'occupait celui-ci.

—Que voulez-vous?

—De l'ouvrage, balbutia Léon en rougissant jusqu'au blanc des yeux.

D'un regard l'entrepreneur parcourut ce visage maigre, ce corps usé par la maladie.

—Impossible, Monsieur, répondit-il d'un ton bref; vous n'êtes en état ni de manier la pelle, ni de traîner la brouette... D'ailleurs, il faut des outils, et vous n'en avez pas.

Léon pâlit, dévora l'humiliation de ce refus, et s'éloigna sans ajouter un mot.

"C'est égal, allons jusqu'au bout!" pensa-t-il avec amertume. Et le lendemain il se rendit successivement dans les bureaux des deux chemins de fer qui aboutissent à Paris. Là, comme la veille, on l'examina, et, sous un prétexte ou sous l'autre, on le renvoya. La patience de Léon n'y tint pas. Il revint dans un violent état d'exaspération. Marie, avec sa douceur, réussit à le calmer. Elle avait ignoré ses démarches, la contrainte qu'il s'était imposée la toucha profondément.

Vois-tu, disait-elle en pleurant à Léon, vois-tu, mon ami, Dieu t'aime: il a déjà rompu quelques-uns de ces liens d'orgueil qui t'enchaînaient. Laisse-le faire, mon bien-aimé; il veut ton âme, il saura bien la convaincre, il saura bien te forcer à l'aimer.

Et Léon s'apaisait insensiblement; il écoutait les prières, les réflexions de Marie, il commençait à la respecter autant qu'il la chérissait.

L'hiver arriva, Monsieur et Madame Firmin ne possédaient plus les vêtements nécessaires pour se garantir contre le froid. Depuis longtemps, quand on mangeait, on ne mangeait que du pain et des haricots bouillis, puis un peu de lait le matin. Les souffrances de la maladie se joignaient à celles, inouïes déjà, de la pauvreté. Marie ne pouvait coudre de suite: de temps en temps elle se jetait sur son lit afin d'y reprendre un peu de force, et ce n'est qu'après un moment de repos qu'elle se remettait à l'ouvrage.

Une toux continue, une voix ulcérée, une effrayante maigreur et la coloration foncée des joues à laquelle succédait une pâleur mortelle, indiquaient chez Léon une grave perturbation intérieure.

La chambrette qu'on avait rarement la force de nettoyer, les ustensiles qui diminuaient chaque jour, tout portait les traces de la misère; la poussière, le désordre, la saleté s'établissaient l'un après l'autre dans ce triste réduit.

Marie avait intercédé auprès de son mari, afin d'en obtenir la permission d'écrire la vérité à Madame Mandar; Léon sur ce point était inflexible. Si nous avons réussi à rendre fidèlement son caractère, cela n'étonnera personne.

—Non, disait-il, je ne veux pas que tu inquiètes ta mère, elle est malade, tu la tuerais.... Quant à Charles, que peut-il pour nous? Ne t'a-t-il pas parlé de ses embarras d'argent?...

—Il emprunterait.

—Emprunter pour nous soutenir à Paris? il ne le fera pas. Emprunter pour nous obliger à revenir, pour nous payer notre voyage... il s'y résoudrait peut-être, mais non pas moi. Revenir, revenir avec l'argent des voisins... non, Marie, non, jamais... j'aime mieux mourir.

Reste le docteur, dira-t-on. Pourquoi ne pas aller à lui, pourquoi ne pas lui tout avouer? Sur ce point l'opposition était plus forte, elle était invincible, et si Marie éprouvait le besoin d'implorer le pardon du médecin, Léon, lui, déclarait que le jour où Marie irait chez le docteur, où le docteur entrerait dans leur réduit, il s'enfuirait pour ne plus revenir.

Ni Marie, ni Léon, d'ailleurs, ne se doutaient de la gravité de leur état, ils espéraient guérir, et ils attendaient, soutenus par un reste d'espoir.

Pourtant il fallait travailler; n'ayant plus rien à mettre en gage, on vendit les reconnaissances du Mont-de-Piété qu'on possédait; les quelques francs qu'on en tira n'allèrent pas loin. Alors Léon, judicieux si rebelle aux humiliations, dut se soumettre à l'une des plus cruelles; sans pain, sans bois, sans vêtements, il écrivit des suppliques dans lesquelles il peignit sa lamentable situation; il les adressa aux personnes dont le nom lui était parvenu accompagné d'une réputation de bienfaisance ou de richesse, et il les porta lui-même. Que de tortures eut à subir son orgueil! Ici, on lui donnait une pièce de vingt sous; plus loin, le prenant pour un de ces mille aventuriers qui exploitaient la charité à Paris, on lui exprimait une défiance blessante; le plus souvent on le renvoyait sans vouloir ni ouvrir ses lettres ni l'entendre.

Quelques personnes compatissantes allèrent visiter son réduit, et trouvant la réalité conforme à ce que leur en écrivait Léon, elles lui envoyèrent à plusieurs reprises des aliments, du bois, un peu d'argent. Encouragé par leurs bontés, Léon leur adressa habituellement ses requêtes, mais il arriva ce qui arrive habituellement aussi dans une ville comme Paris, où chacun est assailli de demandes, où les moyens si grands qu'ils soient ont des bornes: les uns se lassèrent de donner, les autres, voyant que les prières se renouvelaient à chaque instant, donnèrent moins; et ces ressources à l'aide desquelles le pauvre ménage avait atteint le milieu de février, ces ressources, les dernières, l'abandonnèrent elles aussi.

On ne sait pas quelles douleurs amènent aux indigents chacun de ces tristes jours où ils sont obligés de tout attendre de la bonté, parfois, hélas! des caprices d'un riche; chacun de ces tristes jours où l'existence, la vie de ce qu'ils aiment le mieux au monde, est comme suspendue à la volonté d'un étranger, d'un indifférent!.. On ne sait pas ce que c'est que de ne plus rencontrer que des visages dédaigneux, des visages fatigués de vous, des visages irrités: celui du boulanger las d'attendre, du propriétaire qui menace de vous chasser, du protecteur même auquel vous devenez à charge!

Marie trouvait d'immenses consolations dans la prière et dans la méditation. Dieu lui avait fait de grandes grâces; il lui avait montré son péché, mais il lui avait en même temps montré l'amour de Jésus, et Marie, prosternée aux pieds de son Rédempteur, portait, soutenue par Christ, le fardeau de ses douleurs, de sa pauvreté, mais non plus celui de ses fautes, qu'elle avait déposés devant la croix. Souvent elle pleurait de joie à la pensée de la miséricorde de son Dieu, de cette bonne Providence qui ne devait jamais l'abandonner. Elle lisait régulièrement les Saintes-Écritures avec Léon; il n'osait plus prétexter de ses occupations; s'il n'ajoutait rien aux réflexions de sa femme, il les écoutait du moins, et une fois Marie l'avait surpris ouvrant lui-même la Bible, lisant avec une profonde attention. Oh! comme son cœur s'était alors réjoui, comme elle avait remercié Dieu, comme elle avait admiré ses voies, comme elle avait compris que la douleur est bonne à l'homme, avec quelle ardeur elle avait demandé pour son cher Léon, les bénédictions, toutes les bénédictions du Saint-Esprit.

La maladie s'aggravait, Marie ne quittait plus son grabat que pour quelques heures; il vint un jour où elle ne put pas se lever, et le soir de ce jour, ni Léon, ni Marie n'avaient mangé. La pauvre femme disait qu'elle n'avait pas faim. Hélas! elle l'avait dit souvent, mais cette fois c'était vrai. Léon accablé, assis près de son lit, tenait les deux mains froides de sa femme et restait immobile; mais quand il vit que la fièvre, fièvre d'inanition, succédait à la faiblesse, que la tête de Marie s'exaltait, que ses paroles devenaient précipitées, incohérentes, il n'y tint plus; hors de lui, il quitta la chambre en s'écriant: "Il faut qu'elle mange, il le faut!" Il se trouva dans la rue, sans savoir où il prendrait de la nourriture. Volerait-il?... cette idée le fit frissonner. S'exposerait-il aux refus du marchand voisin, son créancier? il ne le pouvait, cet homme lui avait

défendu de se présenter chez lui sans argent. Que faire... elle succombe sous le besoin !... Alors Léon prit une résolution désespérée. "Mendie !" se dit-il, en enfouant sa main sous son habit déchiré comme pour comprimer les dernières révoltes de son cœur, "mendie, orgueilleux, mendie !" et marchant au travers des rues, il arriva dans une place éclairée, où, sans avoir la conscience de ce qu'il faisait, il suivit un homme dont la toilette annonçait l'élégance, puis murmura tout bas derrière lui : "Monsieur, ma femme meurt de faim... ayez pitié de moi, donnez-moi quelques sous... je vous en prie !" Le monsieur se retourna : "Vous mourez de faim ?" demanda-t-il avec un demi-sourire. "Eh ! mon ami, c'est de soif qu'il faudrait dire peut-être !" Mais le réverbère éclairait en ce moment la pâle figure de Léon, et une si horrible souffrance s'y peignait, que le monsieur balbutia : "pardon," fouilla dans sa poche, en tira une pièce de vingt sous et la remit à Léon. "Du bouillon, du bouillon !" s'écria celui-ci, sans songer à remercier. Dans le trouble de son âme, il s'était beaucoup écarté de sa pauvre demeure, il y rentra, portant avec précaution une tasse de bouillon.

— "Léon ! dit Marie en le voyant, tu m'avais abandonné !" Ses yeux brillaient d'un éclat effrayant ; puis apercevant la tasse : "A manger !" s'écria-t-elle avec une expression de joie qui déchira son mari. "Oh ! j'ai faim, j'ai faim, donne-moi donc à manger... vite !" Elle saisit la tasse que Léon soutenait ; mais après quelques efforts, elle retomba sur son oreiller, en murmurant faiblement : "Je ne peux pas, mon ami... cela s'arrête là..."

Léon n'avait plus la force de parler. Par moments l'excitation de Marie redoublait ; alors c'étaient tantôt des prières ferventes, tantôt des mots sans suite ; par moments la faiblesse surmontait la fièvre, et Marie, épuisée, restait immobile, la tête rejetée en arrière sur son oreiller ; mais quand, dans ses rêveries, elle parlait de sa mère ; lorsque, se croyant de retour à Sauve-terre, elle s'adressait à chacun des membres de sa famille, que de sa voix douce elle disait à Léon : "Vois-tu, mon ami, combien nous sommes heureux, combien Dieu nous a bénis ! Vois-tu notre jolie chambre, vois-tu notre petite fille, comme elle a l'air content ; elle comprend qu'elle est chez elle !..." oh ! Léon à ces mots sentait son cœur se briser. "Malheureux !" disait-il, "c'est toi qui l'as tuée, c'est toi !" Il tombait à genoux, frappait de son front les carreaux, puis se relevant comme un désespéré : "Mais n'y aura-t-il pas," s'écriait-il, "n'y aura-t-il pas une âme assez compatissante pour nous arracher à la mort ?"

Dans cet instant, le souvenir de la lettre que lui avait remis le pieux M. Dubois, revint tout à coup à sa mémoire. Il regarda cette idée comme un signe de la pitié de Dieu, et c'en était un en effet.

Cette lettre si méprisée, cette lettre que jadis il ne voulait pas porter à son adresse, cette lettre devenait maintenant son unique espoir. "Oh ! où est-elle ?" balbutia-t-il en la cherchant, "j'irai ; les personnes auxquelles me recommandait M. Dubois sont charitables, elles sont chrétiennes ; je leur dirai : Venez, sauvez-la, sauvez-moi ! Je leur raconterai mes fautes, j'accepterai leurs remontrances, je me mettrai à tout ; elles seront miséricordieuses. Oh ! oui, elles le seront ; elles soigneront ce pauvre ange, elles le rendront à la santé, elles lui feront revoir sa mère !" A cette pensée, une dernière convulsion d'amour-propre agita le cœur de Léon, mais, avec la grâce de Dieu, il refoula ce mouvement, et répéta d'une voix plus forte : "Oui, elles lui feront revoir sa mère ! et moi aussi je retournerai à Sauve-terre... ne fût-ce que pour y servir d'exemple à tous les orgueilleux qui abandonnent la simple carrière que Dieu leur a faite, pour courir après les fantômes de leur ambition !"

Cette lettre si désirée, Léon la trouva ; il la trouva au fond d'un petit carton plein de vieux papiers. Il la tint un instant pressée contre lui, puis il l'éleva dans ses deux mains, comme pour remercier le Seigneur, comme pour le prendre à témoin de ses résolutions.

La nuit était avancée, et le lendemain seulement, Léon

put quitter Marie, un peu plus calme, pour aller frapper à la porte des amis de M. Dubois.

(La fin à un prochain numéro.)

## LE SEMEUR CANADIEN.

NAPIERVILLE, 24 JUILLET 1851.

— Nous publierons dans notre prochain numéro un article intéressant sur les *Reliques, des Pensées et Maximes chrétiennes*, et un *Appel à la conscience*, que nous ont fournis quelques-uns de nos collaborateurs.

### Restauration des Pensées de Pascal.

PENSÉES, FRAGMENTS ET LETTRES DE PASCAL, publiés pour la première fois conformément aux manuscrits originaux en grande partie inédits, par M. P. FAUGÈRE. 2 vol. in-80.

Le livre dont nous venons de transcrire le titre, paru en France, il y a environ sept ans ; mais il est probable qu'il n'est connu que d'un bien petit nombre de nos lecteurs : aussi pensons-nous qu'il ne sera pas sans intérêt pour eux d'en avoir aujourd'hui un compte-rendu. C'est surtout en vue des Canadiens, qui s'occupent de bonne littérature et qui aiment à se tenir au courant de tout ce qui s'y rapporte, que nous donnons cet article.

Il était vaguement connu depuis assez longtemps que le public ne possédait pas les *Pensées* de Pascal dans leur intégrité ; mais c'est à M. Cousin, le philosophe, qu'est dû l'honneur d'avoir donné à ce fait toute la notoriété qu'il méritait. Appelé, il y a environ huit ans, à faire un travail philologique sur cet ouvrage immortel, il dut en consulter les manuscrits, conservés à l'ancienne Bibliothèque du roi, à Paris ; c'est alors que, frappé des nombreuses différences qu'il trouva entre l'original et le texte imprimé, il publia son *Mémoire sur la nécessité d'une nouvelle édition des Pensées de Pascal*.

Dès lors, les éditions existantes des *Pensées* se trouvèrent frappées d'un grand discrédit. Le lecteur de Pascal regarda sans doute d'un œil triste le livre qu'il avait l'habitude de considérer comme l'expression fidèle de ses pensées. Il dut se dire le chagrin dans le cœur : Je n'ai donc pas Pascal ; il est à la Bibliothèque du roi ; mais, qui me le restituera ? Car, après les mutilations que M. Cousin avait signalées, on était grandement embarrassé, ne pouvait distinguer le langage de ce grand homme de celui que lui avaient prêté ses éditeurs.

Ainsi donc, quelles que fussent les déficiences des éditions jusqu'alors connues, fussent-elles graves ou de peu d'importance, une édition nouvelle des *Pensées*, faite d'après les manuscrits, était de rigueur ; car personne n'était disposé à laisser tomber dans l'oubli un ouvrage tel que celui-là.

Il faut dire, en outre, que M. Cousin avait émis sur l'auteur des Provinciales des idées, qui contrastaient singulièrement avec ce qui était généralement reçu au sujet de cet illustre écrivain. En effet, selon lui, ce n'était pas un philosophe chrétien, un croyant fervent qu'il fallait voir dans notre auteur, mais un sceptique et même un sceptique désolé ! La pensée de Pascal, en d'autres termes sa philosophie était donc en cause : cette circonstance était une nouvelle voix qui invitait les hommes de lettres à faire sortir

le vrai Pascal de la poussière, où il était resté enseveli depuis si longtemps.

C'est cette résurrection, si nous pouvons parler ainsi, que M. Faugère a entrepris d'opérer. Les nombreuses difficultés que présentait cette œuvre ne l'ont en aucune manière effrayé; il nous dit lui-même qu'il y a travaillé avec l'infatigable passion qu'inspire aisément la mémoire d'un écrivain, en qui se rencontrent dans une merveilleuse alliance la beauté de l'âme et la grandeur du génie. Et autant que l'on peut en juger, M. Faugère s'est admirablement acquitté de sa tâche. Son édition est un beau monument élevé à la mémoire du grand penseur, chez lequel en dépit des idées de M. Cousin, la foi et la raison se sont, pour ainsi dire, entrebaïées. Il ne reste plus aucun doute à cet égard. Ce qui avait pu s'accréditer à la faveur d'un texte tronqué est devenu insoutenable depuis la publication de l'édition complète et vraie des *Pensées*.

Le travail de M. Faugère a droit à notre reconnaissance à plusieurs titres. Car outre qu'il rétablit dans leur intégrité les pensées que nous connaissons déjà, il nous en donne un grand nombre, ainsi que plusieurs lettres et fragments de Pascal, inconnus jusqu'ici. De plus, beaucoup de notes et une longue introduction, intéressante sous plusieurs rapports, viennent enrichir cette belle édition. Entre autres détails bibliographiques, M. Faugère fait l'histoire des plus importantes éditions qui ont été faites de cet ouvrage. Nous ne parlerons que de la première, qui a été presque entièrement copiée par les autres éditeurs.

Tout le monde sait que la plupart des *Pensées* étaient simplement des notes écrites de temps à autre en vue d'un grand ouvrage apologétique que Pascal avait l'intention de publier. C'est ce que nous apprend la préface de la première édition: "on trouvera ces papiers tous ensemble enfilés en diverses liasses, mais sans aucun ordre et sans aucune suite." Ce sont ces papiers que les parents et amis de Pascal publièrent peu de temps après sa mort. (Ces mêmes papiers conservés à la Bibliothèque royale ont servi de base au travail de M. Faugère.) Or, lorsqu'il fut question d'imprimer ces notes, Arnauld, Nicole, le duc de Roannez et quelques autres, qui avaient été chargés de les préparer pour la presse, crurent qu'il était tout naturel de les retoucher, pensant bien que leur illustre ami n'aurait pas manqué de le faire lui-même. Peut-être, allèrent-ils jusqu'à s'imaginer que ce serait faire tort à Pascal que de livrer au public tels qu'ils étaient ces fragments que la maladie et la mort avaient laissés inachevés. Leurs intentions, quoiqu'il en soit, paraissent avoir été bonnes.

Une autre circonstance qui porta les amis de Pascal à corriger les manuscrits de ce grand homme, fut la crainte des Jésuites. La sensation produite par les *Provinciales* subsistait encore jusqu'à un certain point et il n'y a nul doute que les disciples de Loyola eussent été heureux de tenir la réputation de leur adversaire, si l'occasion s'en était présentée. Or, on sait que Pascal avait quelques mauvaises pensées au sujet de l'ordre en question, et il était naturel que ses amis en changassent un peu le sens, afin d'éviter tout danger de ce côté-là.

De plus, dans ce temps-là les livres religieux ne se publiaient pas aussi facilement qu'à présent. On avait alors la censure, et, avant qu'un ouvrage religieux pût voir le jour, il fallait qu'il passât par les mains de plusieurs docteurs en théologie. Ce fut le cas du livre des *Pensées*. Une multitude d'ecclésiastiques l'examinèrent et chacun prit vis-à-vis de

Pascal le rôle de correcteur, et le remplit librement.

Ainsi, d'un côté le désir d'embellir le style de Pascal et la crainte d'éveiller les susceptibilités de l'ordre des Jésuites, contre lequel il avait lancé de ces traits qui atteignent toujours le but; de l'autre, la détermination de quelques docteurs de le rendre bien orthodoxe et édifiant, telles furent les causes des nombreuses altérations que subit cet ouvrage.

Mais à présent nous pouvons lire les *Vraies* pensées du grand philosophe chrétien, grâce à M. Faugère qui, pour ainsi dire, nous les a restituées. Remercions-le donc de ce travail et allons y puiser les enseignements précieux, qu'un grand génie nous a légués, en politique, littérature, morale et religion.

### L'Évangile et la Conscience.

L'homme, dans son état déchu, possède encore jusqu'à un certain point cette faculté divine, au moyen de laquelle il peut juger de ses sentiments et de ses actions, et y faire la part du bien et du mal: l'homme porte au-dedans de lui ce moniteur fidèle qu'on appelle la conscience. Mais que cette lumière céleste est facilement éteinte! Que cette voix qui se fait surtout entendre dans l'âge où le cœur ne s'est pas encore endurci, que cette voix est bientôt couverte par le bruit et le tumulte du monde! Ces caractères divins tracés sur le cœur de l'homme vont toujours en s'effaçant, si celui-ci est laissé à lui-même, si l'Évangile n'agit pas sur son âme. Et il en est, qui en viennent à un tel point de dégradation morale qu'ils étouffent tout-à-fait cette voix importune, cette voix qui les dérange au sein de leurs coupables jouissances.

La conscience chez ces hommes ressemblait d'abord à ces ruines qui nous révèlent l'existence de magnifiques édifices. Ce n'était plus, il est vrai, un temple; mais c'en était au moins quelques portions, quelques pans de murs. Bientôt ces ruines se sont affaissées et abaïssées au niveau du sol, et on a fini par y faire passer la charrue; il n'en est pas resté la moindre trace, pas même un seul vestige.

Cette destruction morale n'est pas générale sans doute; parmi ceux qui nous entourent, il en est plusieurs à la conscience desquels nous pouvons faire appel avec l'espérance d'être entendus. Mais il n'en est pas moins vrai que chez ces personnes les lumières de la conscience s'éteignent graduellement, à mesure que l'habitude du péché s'enracine en elles. Elles l'ont fait taire une fois, deux fois cet ange tutélaire, et il a fini par se résigner au silence. Chassé de son sanctuaire, il a dû remonter, sans doute en pleurant, vers les cieux, pour ne revenir que dans les moments de grandes chutes, rendre au moins témoignage à la sainteté et aux droits de Dieu.

Mais il en est tout autrement, si l'on reçoit l'Évangile dans son cœur; alors la conscience, comme une plante sans un souffle bienfaisant, reprend une nouvelle vie. Elle s'éclaircit de je ne sais quelle lumière inconnue jusqu'alors, et répand sur toute notre existence un jour serein et pur, semblable à celui qui régnait dans l'âme de l'homme, avant que l'harmonie et le bonheur y eussent été troublés. La conscience du chrétien, éclairée chaque jour par le Saint-Esprit, se pénétrant de plus en plus de sa divine lumière, devient un flambeau toujours brillant sur le sentier de la vie éternelle, en sorte que s'il n'y marche pas continuellement, c'est sa propre faute, c'est qu'il se laisse guider par les inclinations de la nature corrompue, dont il traîne encore les restes. Car la conscience, moniteur et conseiller fidèle, lui indique toujours le bon chemin.

### La Bénédiction des Grains.

La semaine dernière Antoine sort de sa maison de grand matin, respire quelque temps le bon air frais, et les haleines parfumées qui s'exhalent de son joli morceau de prairie. Il aperçoit son voisin occupé à arracher de mauvaises herbes dans son jardin, et s'en va le trouver. De loin déjà il lui adresse d'une voix vigoureuse la salutation matinale; en arrivant à la clôture il y pose ses deux robustes bras, sur lesquels il appuie nonchalamment son menton et avec son air narquois lui adresse encore la parole :

Dis donc Pierre. Est-ce que tu n'as pas fait bénir tes grains cette année ? Tes oignons sont tous mangés, et tes pois, on dirait qu'ils sont déjà mûrs, ils sont tout jaunes.

P. Ah, pour les pois, c'est parce qu'il a tant mouillé, vois-tu ; et les oignons, ça arrive souvent qu'ils sont mangés.

A. Quand même ils ont été bénits ? . . . .

P. Je crois bien que tu deviens incrédule, toi aussi, tu me parles trop souvent comme ça.

A. Pour te dire la vérité, il y a beaucoup de ces choses que je ne crois pas.

P. Quoi, tu ne crois pas que Dieu peut bénir ton grain ?

A. Au contraire, je crois que lui seul peut le bénir et que les hommes n'y peuvent rien. Je ne crois pas, par exemple, que parce que quelqu'un aura fait bénir à l'église une poignée des vingt minots de bled qu'il va semer, que cette poignée va communiquer au reste une puissance de végétation qu'il n'aurait pas eu sans cela. Je ne crois pas non plus que ce germe de patate si dévotement attaché dans le coin d'un mouchoir, va faire produire pour la pauvre vieille qui l'a apporté, une seule patate de plus que s'il n'avait par reçu d'eau bénite.

P. Jo sais bien que c'est Dieu qui bénit les grains comme tout le reste, mais quelquefois il emploie des hommes pour communiquer ses bénédictions.

A. Oui, cela est vrai, et j'ai eu tort de dire tout-à-l'heure que les hommes n'y peuvent rien ; ils y peuvent beaucoup. Avant que Dieu ait fait tomber du ciel la vraie eau bénite pour la terre, et que les rayons du soleil l'aient rendue deux fois bénite en l'atténuant, le cultivateur doit préparer son terrain par un bon labourage, par de bons égouts, et y déposer le plus de fumier possible. Voilà sa bénédiction à lui.

P. Tu n'as pas assez de respect pour les choses saintes ; mêler le fumier à l'... b... ! ni pour les hommes saints non plus qui de tout temps ont eu un grand pouvoir auprès de Dieu. Il nous est dit qu'Élie le prophète, par ses prières empêcha la pluie de tomber sur la terre, et cela pendant trois ans et six mois ; et qu'ayant prié de nouveau, la pluie tomba en abondance.

A. Jo sais bien qu'à de longs intervalles il a plu à Dieu de susciter de grands hommes pour faire sa volonté, et que . . . .

P. Mais permets ; St. Jacques ajoute qu'Élie était un homme soumis aux mêmes infirmités que les autres.

A. Il n'en était pas moins un grand homme pour tout cela ; grand par ses prières, grand par sa foi, grand par ses œuvres. Il ne parlait pas toujours de son pouvoir sans quelques fois au moins justifier ses prétentions par ses œuvres ; et dans le siècle incrédule où nous vivons, il n'est pas prudent de demander au monde de toujours croire (certaines choses au moins) sans voir.

Chacun a ses petits doutes par devers soi, et je t'avoue bien que ce qui s'est passé il y a une quinzaine d'années

dans notre pays, lorsque le fléau des mouches ravageait nos récoltes, n'a fait que rendre ces doutes plus grands. Je crois qu'il y avait bien assez de méchanceté, d'iniquité dans le Canada pour mériter ce châtement de la part de Dieu ; mais ce que je ne suis nullement disposé à croire, c'est que nos prêtres comme de nouveaux Élies, préférant la famine à la corruption dans le peuple, aient supplié Dieu d'envoyer ces mouches malfaisantes, dont la courte visite détruisait le revenu des cultivateurs et ceux de Messieurs les curés. Je suis devenu un parfait incrédule à l'endroit de leur pouvoir spirituel quand j'ai vu qu'ils ne pouvaient les chasser. Bénédiction, prières, conjurations, processions dans nos campagnes, rien n'y fit ; ces terribles petits vers continuaient tous les ans à manger le bled du cultivateur et celui de Monsieur le curé.

P. Ils sont pourtant bien venus à bout de les chasser, car il n'y en a presque plus.

A. Remarque que ce n'est qu'au bout de quinze ans qu'il n'y en a presque plus. La chasse en a été longue, on a pu avoir faim pendant ce temps-là. Sais-tu comment on les a chassés, ou pour aller au plus court ; sais-tu qui les a chassés ?

P. *Bin-dam*, je pense que c'est Dieu toujours.

A. Oui sans doute, et encore par le moyen des hommes, qui ne croyaient plus à l'efficacité de l'eau bénite, ni des simagrées qu'on fait à l'église sur les grains qu'on y porte. On est allé chercher de côté et d'autre, au-delà des mers d'autre semence que les vers ne mangeaient pas, ou peu. Ce sont les cultivateurs qui ont fait cela ; et aujourd'hui, grâce à Dieu d'abord qui nous a fait trouver cette semence, et grâce ensuite à ces braves cultivateurs, notre pays commence à nous donner du bled comme autrefois ; c'est-à-dire presque autant qu'autrefois, car notre châtement dure encore, nous n'avons plus notre bon vieux froment canadien, si rond, si plein, si savoureux.

P. Tu m'as l'air d'en vouloir beaucoup aux curés de ce qu'ils ne peuvent pas toujours arrêter les fléaux qui peuvent nous affliger.

A. Non je ne leur en veux pas, même de ce qu'ils ne peuvent jamais les arrêter ; mais je suis peiné en pensant qu'ils laissent croire au peuple qu'ils ont cette puissance. Je ne leur reproche pas d'être des hommes faibles et impuissants, je sais qu'ils le sont, et cela ne doit les faire haïr de personne, mais je leur reproche de faire croire qu'ils ne le sont pas. Je te disais que nous avons à présent d'autre semence, d'autre bled que les vers ne mangent pas autant. Tu dois t'apercevoir que c'est comme ça que les vers ont été chassés.

P. Il est certain que toute ma semence, à moi, est changée, et celle de mes voisins aussi, mais ça n'empêche pas que la bénédiction du grain ait pu contribuer aussi à éloigner ces petits insectes.

A. Mais que penses-tu de tes voisins plus éloignés, les habitants des États-Unis qui sont presque tous protestants, et dont plusieurs ne sont rien du tout en fait de religion. Est-ce qu'ils n'ont pas de bonnes récoltes ?

P. Oui, bien bonnes, et pourtant j'en ai connu qui ne craignent ni Dieu, ni diable. Mais je me dis : Dieu fait lever son soleil sur les méchants comme sur les bons, et il fait pleuvoir sur les injustes comme sur les justes.

A. Pourquoi donc fais-tu bénir ton grain par les prêtres puisque ça ne t'en donne pas davantage, car j'imagine que c'est pour avoir plus de bled que tu les fais bénir, et que

c'est dans le même but que Monsieur le curé le bénit ?

Est-ce que peut être on devient meilleur chrétien en mangeant du pain de grain dont la semence a reçu de l'eau bénite ?

P. Tu finis toujours par railler quand nous parlons de ces sujets-là.

A. Sérieusement, je cherche à quoi peut profiter cette bénédiction puisqu'il me paraît évident qu'elle ne peut pas servir au grain, tu conviendras de cela avec moi. Je pourrais encore te demander comment il se fait que chez les Irlandais, peuple éminemment adonné au côté le plus superstitieux des doctrines de l'Église romaine, un si grand nombre d'entre eux soient morts parce que la patate a manqué aussi chez eux. Je suis pourtant sûr que la plupart des germes qu'on a portés dans leurs Églises pour faire bénir ont été plongés dans le bénitier, car c'est là leur coutume ; mais j'ai un reproche plus grave que celui-là à faire au clergé de notre pays, je le blâme de ne pas changer de semence pour le terrain qu'il cultive.

P. Je ne te comprends pas.

A. Eh bien ! le clergé du Canada cultive, ou du moins doit cultiver, le cœur et l'esprit des Canadiens, c'est là le champ qu'il réclame. Depuis longtemps il le sème, et je voudrais qu'il changeât de semence, sans cela toutes ses bénédictions seront inutiles. Je voudrais qu'à la place de ces vieilles idées superstitieuses rapiécées en neuf, il admît dans son sein des idées neuves et pleines de sève. Mais il ne le veut pas. Il craint ce qui est nouveau, ce qui vient d'ailleurs que chez lui, ce qu'on ne connaît pas dit-il (parce qu'on ne veut pas le connaître). Il permettra aux cultivateurs de changer leur semence, parce qu'ainsi ses greniers vides pourront se remplir, mais il ne jettera pas parmi le peuple une semence nouvelle et féconde, car il a peur que vos têtes se remplissent d'idées et vos cœurs de courage.

Il a pour mission de semer . . . . quoi ? les paroles de l'Évangile ; mais il ne le fera pas. Il sait que Dieu a dit : "Ma parole ne retournera pas à moi sans effet" et il a peur de ces effets ; il craint la puissance individuelle que développe l'Évangile. Bien plus, il craint qu'on n'apprenne à lire, et qu'on ne lise l'Évangile, qu'on n'aille de soi-même chercher "cette semence incorruptible de la parole de Dieu. C'est là la semence qu'il faudrait jeter, porter sur le cœur des Canadiens, et prier Dieu de la bénir. Mais il ne le fera pas. Il dira semez, semez la vieille semence, elle a été bonne une fois, elle doit l'être encore ; semez et nous la bénirons. Qui vous la bénirez, et de vils insectes la mangeront, et celui qui aime sa patrie, et celui qui aime l'âme de son frère pleureront sur leur pays et peut-être un jour vous en demanderont compte devant le souverain Juge.

UN QUI CROIT A LA BÉNÉDICTION DES GRAINS.

*J. F. L.*

### Anecdotes relatives au Dimanche.

On a dit que ceux qui font du sel par le moyen de l'évaporation, doivent nécessairement violer le dimanche parce qu'on ne pourrait laisser refroidir les chaudières une fois toutes les semaines. Mais un fabricant résolut d'en faire l'épreuve, disant que, s'il lui était impossible d'observer le dimanche, il ne ferait pas de sel. Il avait trente-deux chaudières. Il laissa le feu s'éteindre, et tous les ouvriers s'arrêter du Samedi jusqu'au Lundi. Les ouvriers assistaient au culte public le dimanche. Dans le cours de la saison, ils travaillèrent soixante-dix-huit jours, et produisirent en moyenne plus de deux cents boisseaux de sel par jour ; en tout, quinze mille huit cent soixante-dix boisseaux, et une dépense de six sous pour les choses cassées et pour les ré-

parations. A la fin de la saison, le propriétaire dit à ses voisins qui violaient le dimanche, combien il avait gagné ; mais cette somme dépassait tellement celle qu'ils avaient gagnée eux-mêmes, qu'ils pouvaient à peine le croire. Leurs dépenses pour les choses cassées et les réparations, avaient été en outre bien plus considérables que les siennes. Personne, avec la même grandeur de chaudières, n'avait fait autant de sel que lui.

Deux voisins, dans l'état de New-York, chacun avec un troupeau de brebis, partirent le même jour pour se rendre dans un marché éloigné. L'un partit plusieurs heures avant l'autre, et voyageait tous les jours. L'autre se reposait le dimanche. Cependant, ce dernier arriva au marché longtemps avant son compagnon, avec son troupeau en bien meilleur état. En racontant ce fait, il dit, que, le Lundi, il faisait faire à ses brebis environ dix-sept milles ; le Mardi, seulement seize ; et qu'il diminuait ainsi chaque jour le nombre de milles, jusqu'au Samedi, où il n'en faisait que onze. Mais après s'être reposé le dimanche, son troupeau était de nouveau en état de faire dix-sept milles le Lundi, et de parcourir chaque semaine le même espace. Tandis que les brebis de son voisin, qui ne s'étaient pas reposées le dimanche, pouvaient à peine, les derniers temps du voyage, faire plus de six à huit milles par jour.

Deux hommes d'une autre partie du même état, conduisant chacun un troupeau de brebis, partirent ensemble pour se rendre à un autre marché. L'un se reposait, l'autre voyageait le dimanche. Le premier arriva à sa destination, autant de jours avant l'autre, qu'il s'était reposé de dimanches.—*Edwards.*

### NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

UN NOUVEAU GENRE DE DISCUSSION.—Monsieur Napoléon Roussel, ministre du St. Évangile, qui prêche maintenant à Londres, a invité le célèbre Père Ravignan, Jésuite, (qui s'est rendu en Angleterre dans le même but,) à un nouveau genre de discussion. Il propose que le "Père" le rencontre dans une salle publique de Londres et parle pendant une demi-heure en faveur du jésuitisme, pourvu qu'il ait la liberté de lire, après cela, l'Écriture-Sainte aussi longtemps ! On dit que le Père Ravignan ne veut pas accepter l'invitation.

UN PROGRÈS EN CHINE.—Il paraît que les Chinois commencent à devenir plus sociables et qu'ils fréquentent à présent les étrangers. Des échanges de visites ont déjà eu lieu entre plusieurs dames anglaises et chinoises, et ces dernières, dit-on, ont été charmées de la réception qu'on leur a faite, et ont promis de renouveler leurs visites. On espère que cela aura une bonne influence.

MARTYRES A MADAGASCAR.—C'est avec douleur que nous apprenons que plusieurs chrétiens de cette île, converties depuis quelques années des ténèbres du paganisme à la religion de notre Seigneur Jésus-Christ, ont dû sceller de leur sang, la foi dont ils faisaient profession. Quatre ont été mis à mort par le feu ; ils ont été cruellement brûlés ; et quatorze ont été jetés dans un affreux précipice. Comme on se l'imagine facilement, un plus grand nombre a souffert d'autres persécutions, moins cruelles, mais pourtant très-violentes encore. Les uns ont perdu leurs places, les autres ont été emprisonnés pour la vie ; d'autres enfin ont dû payer de fortes amendes. Mais les efforts de l'ennemi n'arrêteront pas les progrès de l'Évangile, et nous avons tout lieu de croire que le sang de ces martyrs y sera la semence de l'Église.

L'ESCLAVAGE DANS LE DELAWARE.—Depuis plus de cinquante ans le nombre des esclaves dans l'État de Delaware a constamment diminué. En 1790, on en comptait 9,000, ce qui formait la sixième partie de la population ; maintenant il n'y en a guère plus de 2,000, ce qui ne fait que la quarantième partie de la population actuelle.

L'ARCHEVÊQUE HUGHES.—Ce monsieur est revenu de Rome sans avoir reçu, comme on l'annonçait, le chapeau de cardinal.



**LES MISSIONS ROMAINES ET LA BIBLE.**—Il y a trois cents ans que l'Église Romaine a commencé l'œuvre des missions; depuis cette époque elle a fait des prosélytes au milieu de peuples parlant plus de soixante langues, mais on ne voit pas qu'elle ait une seule fois traduit les Saintes-Écritures dans aucune de ces langues. Est-ce que cela ne suffit pas pour montrer le peu de cas qu'elle fait du volume sacré?

**PRÉDICATEURS JUIFS.**—Trois cents Juifs convertis annoncent, dans différentes parties du monde, que Jésus-Christ est "celui qui devait venir."

**EMANCIPATION D'ESCLAVES.**—Un riche planteur du Mississippi a amené dernièrement quatorze esclaves à Cincinnati, dans le but de les émanciper et les placer sur un domaine qu'il a acheté dans le comté de Mercer, Ohio.—En Virginie, environ 90 esclaves doivent avoir été émancipés par les dispositions du testament de leur maître, qui non seulement a voulu les rendre libres, mais leur a donné tous ses biens.

**CONDAMNATION D'UN PLANTEUR.**—On rapporte qu'un nommé Souther de la Virginie, a été condamné à cinq ans de pénitencier, pour avoir battu un de ses esclaves jusqu'à ce qu'il soit mort.

**UN MOT SUR LE CLERGÉ.**—Plusieurs membres du clergé tonnent et foudroient du haut de l'autel les têtes populaires qui se dressent contre les coupables abus, comme s'ils étaient intéressés à la permanence de ces abus, eux qui ne doivent rester en terre que pour niveler le monde moral, défendre avant tout la vérité et la justice et prêcher l'amour de toutes les vertus, depuis celle de la fraternité morale jusqu'à celle du patriotisme, la plus sublime de toutes. Ces membres d'un corps qu'on s'est accoutumés à regarder en ce pays comme le foyer de toutes les lumières et de toutes les vertus, qui peut-être ont donné bien des fois des preuves d'un grand dévouement dans la sphère de leurs attributions religieuses, mais qui se sont malheureusement fourvoyés dans les sentiers de la politique coloniale, ces hommes qui n'vient qu'à parler de l'amour au peuple pour rester à la tête de l'échelle sociale et l'attirer après eux vers ses immortelles destinées, n'ont pas craint de compromettre légèrement leur enviable position en se faisant faction politique, partisans avoués d'idées perdues et honnies du 19<sup>e</sup> siècle et en se posant sur la route du progrès comme un obstacle invincible, comme une borne contre laquelle ils veulent que viennent se briser les doctrines de la liberté qui font le tour du monde et qui ont pour cortège les intelligences de tous les pays, les hommes généreux de toutes les races civilisées.—*Moniteur Canadien.*

**ECLIPSE.**—Le lundi 28 juillet doit se produire un phénomène céleste des plus curieux: une éclipse totale de soleil.

L'éclipse générale commencera à midi 24 minutes, pour finir à 6 h; l'éclipse centrale et totale commencera à 1 h. 35 m. pour finir à 3 h. 49 m.

L'éclipse totale sera visible en Irlande, ainsi que dans le nord de l'Europe et de l'Amérique septentrionale. La France et l'Europe centrale auront seulement le spectacle d'une éclipse partielle.—*Phare de New-York.*

**ÉTAT SANITAIRE DE ST. LOUIS.**—Le choléra n'a pas encore complètement disparu de St. Louis, mais il n'exerce plus autant de ravages que dans le mois dernier; les livres des hôpitaux ne constatent qu'une moyenne de 8 décès par jour, et les autres cas sont isolés.—Les fièvres intermittentes et autres maladies, souvent épidémiques, dont on craignait l'apparition dans les premiers jours de juillet, ne se sont point encore abattues sur la ville.—*Moniteur Canadien.*

**INSTRUCTION PUBLIQUE.**—Le correspondant parlementaire du *Canadien* dit que M. Lafontaine doit introduire un bill pour établir une École Normale et amender notre loi sur l'instruction publique.

**LA RUCHE CANADIENNE.**—Cette feuille, publiée à Troy (N. Y.) est suspendue pour quelques semaines.

**ARRIVAGES A NEW-YORK.**—Le *Moniteur* nous apprend que du 6 juillet au 13 inclusivement, 35 navires venant d'Europe, ont amené 7,964 émigrants à New-York!

**INCENDIE A LA NOUVELLE ORLÉANS.**—L'église catholique de la Trinité a été détruite par le feu. Perte \$25,000.

**L'IMPRIMERIE A L'EXPOSITION.**—C'est l'imprimerie impériale de Vienne qui a exposé la collection la plus complète de spécimens de tous les caractères connus. Cette collection, qui ne contient pas moins de deux cent six langues ou dialectes, depuis les caractères phéniciens, les plus anciens du monde, jusqu'aux japonais, est la plus belle de l'Europe...

L'Autriche est entrée aujourd'hui dans une voie nouvelle, et quoique la statue du maréchal Radetzki, qui semble veiller, appuyée sur une épée, au dépôt des richesses autrichiennes de l'exposition, puisse paraître un emblème peu conforme au mouvement industriel et des idées dans ce pays, il n'en est point qui mérite, au même degré, après la France et l'Angleterre, l'attention des hommes d'étude et de travail. C'est assurément un fait très-remarquable que cet hommage rendu aux sciences et à la pensée humaine, par l'industrie la plus capable de les propager dans le monde. Il suffit de réfléchir à l'immense quantité de linguistes, de professeurs, de compositeurs et d'ouvriers habiles que suppose un tel luxe de typographie, pour acquérir le rang qui est dû à l'Autriche dans la grande famille européenne.

L'établissement impérial de Vienne possède tous les types des caractères imprimés dans ses ateliers, et il a exposé jusqu'aux matrices qui ont servi à les créer.—*Phare de New-York.*

**LE LIN.**—Il y a maintenant toute espèce d'encouragement pour que le cultivateur produise plus de lin. Nous n'avons aucun doute, que même pour la graine, il paierait mieux que le blé dans bien des circonstances. Il faut beaucoup de soins pour préserver et sécher convenablement cette graine. Le Canada est très favorable pour cela, le climat étant généralement assez sec. Nous espérons que quelques-uns de nos marchands importeront un peu de graine de Russie l'année prochaine. Quand on n'a en vue que la graine, la nôtre, ou celle qu'on se procure aux États-Unis, peut convenir, mais celle de Russie est bien préférable, quand on veut utiliser la fibre. On a calculé qu'un animal à qui on donne des gâteaux à l'huile or de l'huile de lin dans sa nourriture, donne un fumier qui, par sa richesse, paie la moitié de la valeur de ces substances. C'est là un fait bien propre à encourager les cultivateurs à produire cette graine pour l'usage de leurs animaux. On dit aussi que l'engrais fourni par les animaux nourris avec quelque préparation de la graine de lin, se fait sentir trois ou quatre ans plus longtemps que les autres espèces d'engrais.

LE

**PHARE DE NEW-YORK,****Journal Français Hebdomadaire,**

ÉCHO DES IDÉES ET DES INTÉRÊTS DES DEUX MONDES,

Rédigé par M. E. Masseras.

Prix de l'abonnement :

Pour le Canada \$3, 50. par année.

Agent pour Montréal, M. D. Latte.

NARCISSE CYR, Rédacteur et Propriétaire.

V. LABELLE, Imprimeur.